
NEMESIS
n°15- Premier trimestre 2009
* gratuit *
NEMESIS

NEMESIS
http://nemesisasso.free.fr
ISSN — 1632-1820 Némésis (Dijon)

>recueil collectif de l'association Némésis,
publication des artistes de l'écrit et de l'image fixe
à l'Université de Bourgogne.

>association :
présidente : Mathilde Lévêque
secrétaire : Cathie Marache-Francisco
trésorier : Etienne Bondot
chargée de communication : Cécile Pallas
coordination scène]ouverte[Némésis : Emanuel Campo

>siège social :
Némésis — faculté de Lettres
2, boulevard Gabriel — 21000 Dijon

>contact :
tél. 06.72.97.70.84
association : watwato0@yahoo.fr
revue : isa.monin@wanadoo.fr

bureau 110 — esplanade Érasme— Maison de l'Étudiant

>comité de lecture :
Etienne Bondot / Alice Chappau / Mathilde Lévêque /
/ Chloë Malbranche / Cathie Marache-Francisco /
/ Isabelle Monin / Cécile Pallas /
/ Doyen /

>directrice de la publication :
Isabelle Monin

>photo de couverture :
Mathilde Lévêque

Nouvelle année, nouveaux départs, nouveaux projets…

« Scène]ouverte[Némésis »
poésie/slam/lecture/a capella

les vendredis 13 février, 13 mars et 3 avril 2009
20h30 au Théâtre Mansart à Dijon

Entrée libre et gratuite.
Inscription à la scène ouverte à partir de 20h.

L'association Némésis invite toute personne à monter sur scène pour dire, chanter, improviser ou lire un texte. Les soirées seront ponctuées de propositions artistiques, lectures et performances poétiques par les artistes associés et les auteurs publiés dans la revue Némésis.

Infos pratiques :
Théâtre Mansart
94 bd Mansart — Dijon
Tél. 03.80.63.00.00
Bus : liane 5 arrêt « Mansart »,
lignes 14, 20 et 21 arrêt « Petit-Jean »

DANS CE NUMÉRO...



Servan Ilyne

> MAGNÉTIQUE ET PROFANE

Saïd Nourine

Magnétique et profane
Ava se brosse les dents avec du whisky
Scène censurée parce que vulgaire. Puisque sublime.

La main sur la hanche et doigts ivres. Son souffle érotise mon espace vital. C'est bien son souffle, dans sa frivolité qui m'atteint. Mais un souffle sans issue. Une morsure.

Brusque scène de lèvres entêtées. Visage bu jusqu'à plus soif. Brusque scène de césures, volumes et surfaces apaisés.

Sur ce fil, asymptote du désir, l'effet se dérobe : bras nus alanguis, caresses pianotées, corps funambule.

http://sapoesy.blogspot.com/



Servan Ilyne

> VIERGE AUX AGUETS

Saïd Nourine

Willi : jeune fille condamnée, d'après une légende de Bohème, à sortir, après sa mort, du tombeau et à danser toute la nuit jusqu'à l'aube.

vierge
aux aguets

Zoom : déjà présence fantasmée. Un simple battement de mains suffira à te faire disparaître. Pourtant, toi le reste de mon trou de mémoire, tu es dent contre sexe, chair insatiable, lubies inassouvies […] pieds morts - un jour - qui portent encore le désir de la danse.

soupir

murmure

creux de la nuit.

Et partout bulle de champagne, prête à t'envoyer en l'air.
Moi l'errance - deux pas de danse avec toi. Toi retour du refoulé, moi essaim de nulle part.

http://sapoesy.blogspot.com/



Servan Ilyne

> NUMIDE MA RADICELLE

Saïd Nourine

Numide ma radicelle

être la nuit et toi, toute la nuit, rien qu'avec toi, mais tu me deviens impalpable. Jadis tu habitais mon désir avec fureur, tu le tiens en joue, à présent. Je veux être toi, peau lascive, peau palimpseste de mille ans de poésie assassine.

Tu es sujet livré aux ablutions tous azimuts, une lettre morte sur les derniers filaments du palimpseste.

nacre dentelle plis ondulés goût celé

Je suis une racine voilée, un corps d'automate sans orifice, grisé de larsens liturgiques et scellé dans une piètre parenthèse. Je suis un contresens.

http://sapoesy.blogspot.com/



Servan Ilyne

> LES GENS QUI PLEUVENT

Emanuel Campo

c'est de la chasse aux gens qui pleuvent
aux vies qui s'arment et
salamandrent sur les parkings
d'où viennent les douleurs mal garées
entre lignes des rhumatismes
et viscères des vies chères
l'écran plus plat que Terre
prend la fuite dans les clichés

de prières en fétichisme
de platanes en sorties de route
des croûtes que l'on casse
sur des genoux encore saignants
jusqu'à la revanche des gyrophares
ceux-là mêmes qui laissent des traces
des traces qui se répandent comme des bavures de limace

de la fonte des toits
au bourgeonnement des syllabes
des murs porteurs de poisse
aux fissures médiatiques
d'un pare-chocs comme pas 2
aux crimes pédagogiques
le poème d'un damné
s'immole sous le préau

pas loin d'un boulevard
où la farce est de fermer
les yeux d'une oreille
pour se réveiller plus tard
du magma dans la grammaire
sous un lampadaire fané
avec l'onde avenante
d'un essuie-glace qui pleure sa mère



Servan Ilyne



Servan Ilyne



Servan Ilyne

> L'ÉTRANGE (EXTRAIT)

Emanuel Campo

Nous avions les ongles plantés dans l'immensité du monde. Nos doigts transperçaient l'horizon. Là, nous n'avions que la mer comme ancre et nous nous y accrochions comme des morts de faim car on nous tirait PAN, nous tirait PAN par les chevilles, vers des villes qui n'en étaient pas, des villes d'autres, faites par d'autres douleurs que les nôtres, des villes monochromes, des espaces d'un autre héritage, des villes de continents lointains et fermés, des villes tracées par les boulevards de la Nation, des villes éclairées par des constellations électriques, des réverbères froids, lourds, enracinés, plombés, des réverbères qui toussaient une couleur si étrangère à nos astres que nous aurions pleuré à chaque instant le soleil de notre enfance.

Nous avons griffé la mer si profondément dans cette lutte, si bien que
Nous nous sommes débattus quand on jetait nos pieds par-dessus port, si bien que
Certains d'entre nous ont même oublié l'intégrité qui les liait au monde,
Si bien que la rage des peuples giclait de nos mouvements.
Nous étions un flux.
Nous sommes un flux.
Nous fléchons le monde.
War-stream entre un ciel et des terres qui s'effritent.

On nous tirait featuring la fatalité – plus tard nous apprenions que c'était l'Histoire.
Mais l'Histoire a piétiné les faits, et nos identités sont devenues miettes.

> DESSINE TON NOM SUR LES MOTS

Isabelle Monin

Dessiner sur les murs
Et/ou
Dessiner sur les mots

A(p)/prendre un peu d[e l]'azur
Pour plonger dans l'écho
Prolonger l'écho
Cohérence de sa propre souffrance

E-car-te-lée
Allée/Allez/Aller
Jusqu'au bout
De ce que ça signifie

Pour eux comme pour moi,
L'abondance…
De vérités brèves/éphémères
Mais là pour longtemps à éclairer le passé

Répéter
A l'infini
Le son
Le mien
Le son
Le sien



Mathilde Lévêque

- plus besoin de moi -
Le leur / à l'heure
Lors

De l'abandon funeste qui creuse un trou dans cette histoire
L'attente/La tempe/Tic-tac

Et moi/Emois par-dessus bord
Qui médite en plongeant
Plongée
Surveillée des arrières
Garde
Re-garde – rire à nouveau tes amants
Une fois qu'ils t'ont quitté(e)

SLT – JT TEJ – DSL ;-)

:'(voix off
(voire chœur antique)

poésie mobile

Touche pad /next exit/ glissement de terrain
connotation débile profond

HAUT DE PAGE

Dessiner sur les murs
Dessiner sur les mots
Pas de zique
Là-dessus – juste
Le son de ton flow sur ma libido

Feuille volante pour feuille volée
A voir
Moi j'ai tout vu… voler… en éclats
Lé-vo   Je vo… Je vaux
Nous vaux ?
Lo-ve

n.f. au pluriel
Eclatantes
Entières et passagères
Passagères parce qu'entières

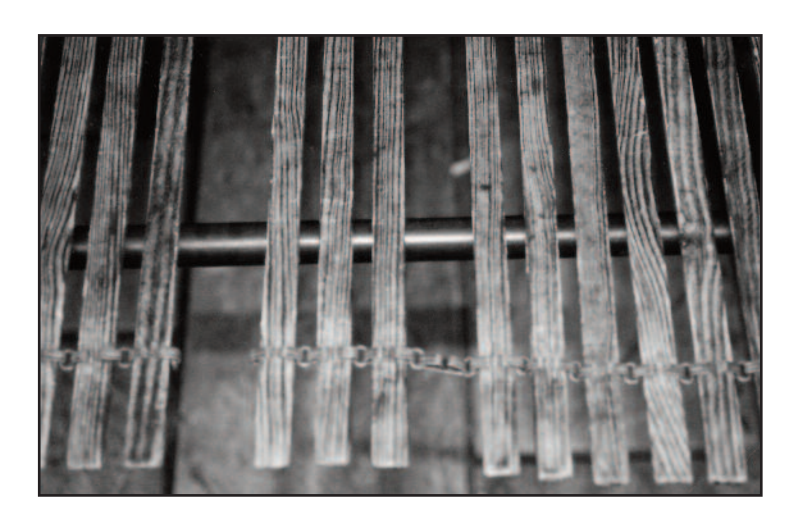
Tu n'oses aimer que parce que ça ne dure pas
parce que ça ne peut durer…
(ellipse)
…plus tard…
plus loin que la force qui te l'arracha des yeux
qui te l'arracha du coeur
qui te l'arracha des jours

/pour une nuit sans fin/
/pour une nuit sans toi/

Une force qui n'est que son amour pour elle – l'éternité –
Qui se bat contre toi,
Le toi que ton amour exècre
Le toi qui exècre ton amour
Qui pourtant te remplit d'une joie que personne d'autre que toi POSSEDE
Dans le sens où elle n'envahit que toi

TE Possède
En écho au silence qui pose l'une après l'autre ses barricades
Autour
T'efface
Des songes en exil

Accours
Dessine son nom sur ceux qui restent
Et n'oublie pas le tien.



Mathilde Lévêque



Mathilde Lévêque

/// BLUE SCREEN

Isabelle Monin

empreintes digitales, génétiques et génitales
sur ton passeport encré
dans ton entre pas à pas – pays entré –
aujourd'hui ancré
dans l'union des naufragés aphones
aux références de referendum mort-né
pour un oui pour un non s'expatrier
et se rassurer l'offense
tendance
mode humanitaire
ex abrupto

passeport pour se voiler la face
avant gauche de l'appareil ostentatoire
et fuir en silence

je tape des lettres qui s'impriment
moins vite
que leurs quotidiens démaquillés

tristesse infime et paradis à construire
babel en manque
d'une raison pour haïr caïn…

cahots sur la route
chaos en déroute
qu'est-ce que tu t'imagines ?
sweet land kills guns
here comes reflection of cosmos

back from us
et coutumes
chaussées de cothurnes
qui t'envoient un wizz
par-dessus les planches
vermoulues/décrépies des théâtres qui s'enfoncent sous terre

d'outre-tombe chasser l'amertume
d'une mise à mort programmée
masquer la sieste
et feindre la prise de conscience

print screen vs écrit d'écran



Mathilde Lévêque


UN JEU M.B
MAIS, MAIS... ILS NOTENT !
ILS NOTENT TOUS POUR LA 2ème FOIS CE QUE LE PROF A REPETÉ 2 FOIS !!
C'EST UN NOUVEAU JEU : LE "PROF DE FAC" !
HEY ! PASSE LA MAIN, CAMARADE ! JE VEUX PROFDEFAKER !
BOURDIEU PARLE DE 5%
SCRITCH SCRITCH SCRITCH
BOURDIEU PARLE DE 5%
SCRITCH SCRITCH SCRITCH SCRITCH
IL Y A UN EFFET MAITRE
SCRITCH SCRITCH SCRITCH SCRITCH
... ET BOURDIEU PARLE DE 5% !!!
SCRITCH SCRITCH SCRITCH
HAHA C'EST TROP MORTEL !
OUAIS, T'AS VU
ET SI TU ACCELÈRES...
BOURDIEU PARLE DE 5% BOURDIEU PARLE DE 5% BOURDIEU PARLE DE 5% BOURDIEU PARLE DE 5%
Y A TOUJOURS UNE CONNASSE QUI VA DIRE...
SCRITCH SCRITCH SCRITCH
M'SIEUR, VOUS POUVEZ ALLER MOINS VITE ?
HAHA HAHA HAHA

Doyen

LA CULTURE, ÇA SERT A FAIRE DES CITATIONS

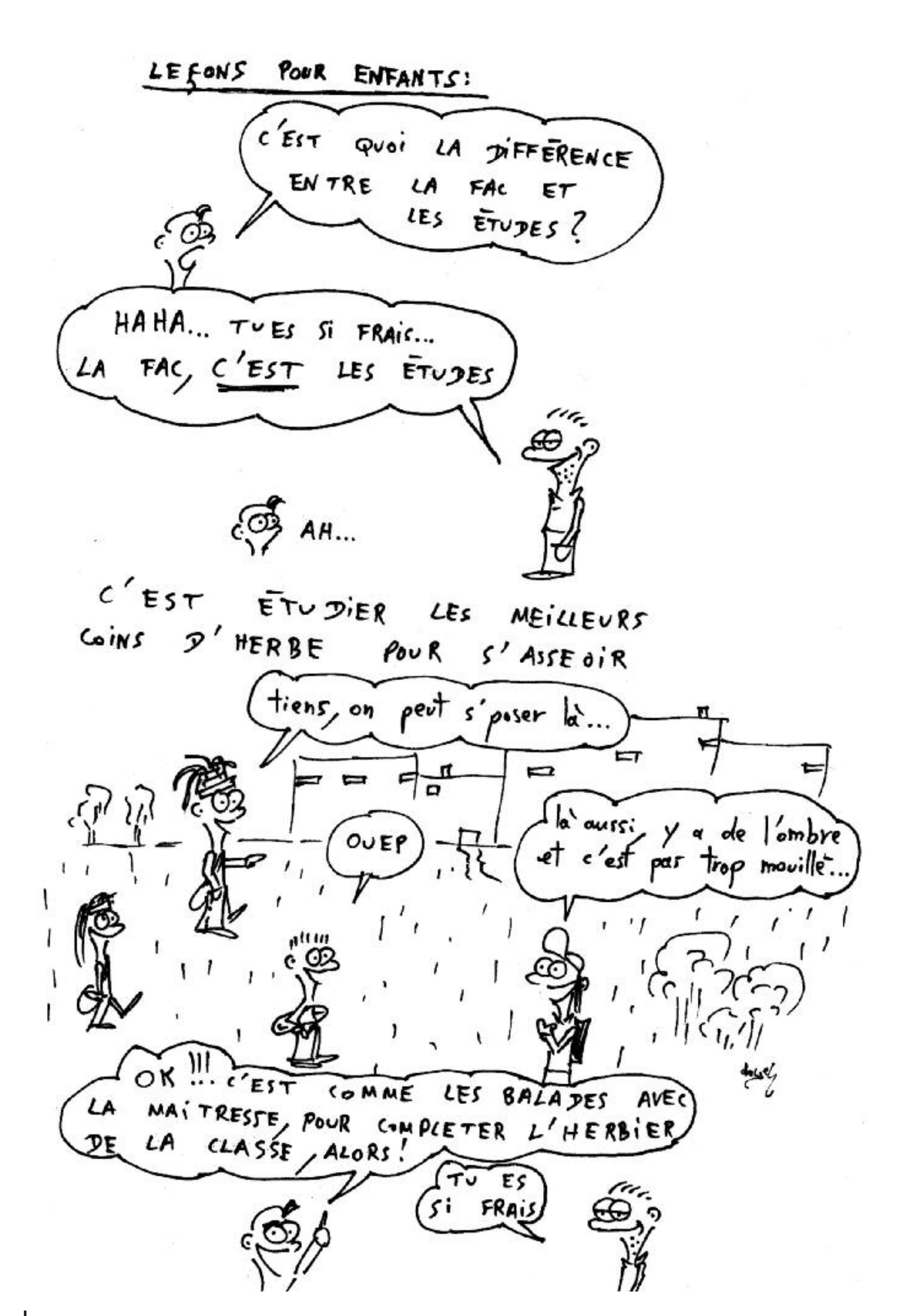
"LA CULTURE, C'EST COMME LES TARTINES QUAND ON EN A PAS, ~~ON S'ÉCRASE!~~

~~ON A TROP FAIM~~

... et merde

DÉPECHEZ VOUS D'CONCLURE, JE RAMASSE DANS 5 MINUTES

doyen


LEÇONS POUR ENFANTS :
C'EST QUOI LA DIFFÉRENCE ENTRE LA FAC ET LES ÉTUDES ?
HAHA... TU ES SI FRAIS... LA FAC, C'EST LES ÉTUDES
AH...
C'EST ÉTUDIER LES MEILLEURS COINS D'HERBE POUR S'ASSEOIR
tiens, on peut s'poser là...
OUEP
là aussi, y a de l'ombre et c'est pas trop mouillé...
OK !!! ... C'EST COMME LES BALADES AVEC LA MAÎTRESSE, POUR COMPLETER L'HERBIER DE LA CLASSE, ALORS !
TU ES SI FRAIS

Doyen

> LEÇON I

Raphaël

Lis ! Par lis
J'entends crie
Du par cœur
Pas des pleurs
Pas à pas
De bon droit
Ta peur rime
En infirme
Sans esprit
A tout prix
Sois rieur
Chante en cœur
Parle en roi
Non ! Du patois
Pas de frime
Aller trime
C'est ta vie
Sans abri
Pas de fleur
Pour ton cœur
Suis la loi
Bête comme bois
On te brime
Est-ce un crime ?

> LEÇON II

Raphaël

Lis ! Par lis
J'entends ris
De bonheur
De bon cœur
Viens là-bas
Avec moi
Il fait beau
Oh ! Si haut
Tu souris
D'appétits
Trouve l'auteur
Qui se meurt
Là pour toi
A haute voix
Lis ses mots
De nouveau
Je t'envie
Mon frère, mon ami
Cette douceur
Cette langueur
N'est plus là
Je ne sais plus, ne sais pas
Ce fardeau
Est-ce un lot ?



Lucile Lévêque



Lucile Lévêque

> *LES NOCES INFORMELLES*

Romain Montagnon

La fin de l’automne offrait ses dernières feuilles et les clochards commençaient à tomber. Mes jambes suivaient mes pieds dans un mouvement parfaitement articulé, saluant les bordures mais jamais les passages cloutés. Eviter les bandes blanches était un principe, et si l’on m’avait fait un procès pour cette incivilité, j’aurais bu la cigüe sans transiger. Menton relevé je respirais l’odeur urbaine et passais devant la maison natale de Louis Pasteur. Sa mère, au lieu des jouets, peluches et mobiles, avait installé dans sa chambre de bébé un laboratoire pharmaco-chimique. D’où l’intérêt de muséifier un tel lieu d’accouchement.

J’arrivai à une petite place à forte densité. Il y avait là une meute vespérale à la construction sociale plus que bancale. Je regardais les visages, plongés dans leur potage. La soupe devient de plus en plus populaire, me dis-je en détournant le regard. Il n’aurait pas fallu que l’un deux crût que je convoitais ses AJR* légumiers. Je continuai mon chemin et décidai d’aller jusqu’au lavoir bien connu de la ville.

Il fallait descendre quelques marches, pousser une grille, parcourir une vingtaine de mètres pour s’enfoncer dans le lavoir souterrain. Quelques cadavres de bière gisaient çà et là, en état de putréfaction avancée, ce qui laissait penser à des buveurs en état d’ébriété dissipé. Le lavoir était désert, et n’ayant rien à laver, il ne pouvait que sécher ses larmes et j’étouffai quelques sanglots avec lui.

Ma fiancée m’avait passé un savon dans la matinée, pour que je pusse enlever la bague que j’avais au doigt. Elle rompit les fiançailles, ce qui développa considérablement mon système lacrymal. Mais alors que j’essayais de chasser de mon esprit ces considérations douloureuses, j’aperçus dans un couloir souterrain un autre cadavre.

Il ne me fallut pas longtemps pour savoir qu'il ne s'agissait ni d'une bière brune, ni d'une bière blonde, mais d'un cadavre humain. La jeune fille semblait être tombée là, sans vie et sans marque affreuse qui eut permis de l'affirmer. Elle était comme endormie, à quelques battements de cœur près.

Elle était émouvante, elle était romanesque. J'aurais voulu connaître son histoire, ses souvenirs. Aucun sang n'abreuvait les sillons des pavés, elle était allongée, et ses mains possédaient seulement une ligne raccourcie. Raccourcie au néant. Qui donc l'a déposée là ? De quoi est-elle morte ? Ces questions commençaient à corrompre mon sentiment. Il n'y avait que le bruit de l'eau, il n'y avait que la lumière artificielle d'une lanterne presque usée. Il n'y avait que la jeune fille et il n'y avait que moi, pour seul secours. Mais quel secours ? Je ne pouvais plus empêcher son trépas. Il fallait que j'empêche son corps de devenir un cadavre parmi des cadavres alcoolisés. Il fallait que j'empêche son corps d'être lavé par un lavoir en manque de linge sale. Il fallait que j'empêche son corps d'être mangé par une meute en mal d'AJR* carnés. Il fallait que j'empêche son corps de vivre avec des vers mal-aimants. Il fallait que j'empêche son corps d'être caressé par des parois céramiques mal lissées. Il fallait… que je la ramène chez moi.

Je la soulevai, la portai sur mes épaules et l'arrachai à son tombeau humide. Monter les quelques marches ne fut pas chose aisée, le plus facile fut de justifier aux passants la présence de ce corps sans vie sur mon dos. Une seule phrase suffisait à les rassurer. Toujours la même phrase prononcée d'une voix monocorde et nonchalante. En cette heure tardive, les quelques âmes qui déambulaient étaient à la recherche d'elles-mêmes, et, funambulant sur la corde de leurs émotions, il ne suffisait que de quelques mots pour les éloigner de ce corps inerte, qui, de toute évidence, se trouvait bien loin de l'ipséité qu'elles recherchaient.

J'ouvris la porte de mon appartement, et je déposai la jeune fille sur mon canapé. Je la couvris d'une couverture, craignant que l'aube ne la trouvât frissonnante. La couverture ne la quitta plus. Nous vécûmes longtemps. Nous vécûmes heureux et n'eûmes aucun enfant.



Lucile Lévêque



Latifa Messaoudi

> UN VISAGE

Latifa Messaoudi

Un visage dont les contours
Laissaient fuir l'horizon.
Devant lui, devant moi.

Un visage qui parlait Amour.

Qui faisait le sourd quand il voulait.

Mais je l'aimais, même dans ses détours.

Un visage qui trahissait chaque instant,
Par un peu de vide,
Par un peu de temps.



Latifa Messaoudi

Un visage qui cristallisait en mon sein
Une empreinte aussi généreuse,
Que la taille d'un pain.

Le souffle de l'éternité
Pourrait bien être révoqué,
Devant la grâce de sa beauté.

Un visage, un corps
Que j'aimais tant.

Sur lequel je laissais glisser mes mains.
Comme des points de fuite.

Un visage
Qui recueillait mes tourments.



Latifa Messaoudi

Un visage qui dessinait des rues
Dans lesquelles mes yeux déambulaient
Ivres de l'être qui le contenait.

Pour le libérer, pour me libérer.
Pour laisser nos fantasmes danser.

Un visage que je n'oublierai jamais :
Car comme une courbe il jaillissait !

Un visage qui portait un homme,
Dont l'intelligence aiguisait mon cœur,
Et le retenait sans le retenir

Entre un peu de joie, contre un peu de peur.



Ashley Létan

> DERNIÈRE SALVE

Izambard

A l'heure où les étoiles entrent en communion
Alors que les couples célèbrent leur union
Il pleut sur les affres de ma déraison
Mon corps s'envole dans une dernière sensation
*
***
*
Enfin…
Je m'affranchis de cette douce amertume frustration
Enfin !
Dans mon inconscient sublimé préside l'abstraction
Enfin…
*
***
*
La tendre ferveur de froid éteint mes passions
Rien n'est plus entier, seulement fraction
Mais, ferme, sa main me retient, stoppe la fusion
Enfin ! A jamais ! Plus de funèbre oraison



Ashley Létan

> L'APPEL DE LA RUE

Izambard

Raccroche Décroche

Rude est la roche

De proche en proche

Il nous pose ses croches

Vide ses poches

Défaisant sa broche

Seul d'entre ses proches

Décroche Raccroche

Au Karl Marx Hoff

Ou boulevard Foch

Gavroche s'approche

Dans le sein de ces strophes

Rien dans les poches

Qu'une pensée philosophe

Pas d'anicroche



Ashley Létan

> DE L'INUTILITÉ D'ESPÉRER

Izambard

Suivre le fil, surplomber le sol ;
Le ciel de rouille, soudain l'assomme.
Le vent en offrande aux cœurs ;
Du roc, la sourde aigreur.

L'enfant sans nom se perd,
Dans l'air et dans la Terre.

Retour aux âges dits farouches ;
L'herbe de vie dans sa bouche.
Force des sources vives ;
Qui se coulent tel un livre.

L'enfant sans nom est seul,
La mort lui tend son linceul.

Couper le fil, quitter le sol ;
Que les trompettes sonnent.



Cathie Marache-Francisco

> D'ABORD

Pierlyce

D'abord, j'ai rien compris.

C'était pas que c'était mal écrit, mais les mots, dans ma tête, comment dire ? on leur avait comme qui dirait lâché la bride. Ils s'y baladaient, comme ça, tout seuls, en liberté ; méconnaissables qu'ils étaient, comme souvent d'ailleurs quand on les lâche les mots, comme ça, d'un coup, sans phrase autour ; sans prévenir ; sans rien.

Au bout de quelques secondes, j'ai tout de même réussi à en attraper un. « Désolé » que c'était ce mot. « Désolé ». « Aïe ! » que je me suis dit. Ça commençait pas bien.

Des phrases, finalement, il y en avait autour – je veux dire autour des mots. Sur le papier c'était pas comme dans ma tête. C'était même bien net, écrit noir sur blanc. Ça se mit à cogner méchamment dans ma poitrine. J'avais une frousse bleue de lire la suite.

Tout tremblant en dedans, je saisis par le collier les mots suivants.

C'était comme une lettre de rupture. Un adieu ; bien tourné, qui ne disait pas ouvertement, froidement, qu'on n'avait plus rien à faire ensemble, mais un adieu.

Une fois, je l'ai lue, cette lettre, et puis deux. À présent, dans ma tête aussi c'était devenu bien net, et même plus que net.

Ce que j'avais envoyé quelques semaines auparavant, mon chef-d'œuvre de jeunesse, ça ne valait pas un pet. C'était moins que de la m…. Voilà ce qu'on m'apprenait. Gentiment. Poliment. Mais c'était dit quand même.

Le choc quoi !

J'étais sonné. Tout bête. Ça a duré un bon moment comme ça.

Et puis, cette fichue lettre, j'ai quand même voulu la relire une troisième fois. Des fois que.

Eh ben non ! Y'avait pas à tortiller. Je n'étais qu'un gros nul. Une bille. Un amateur, un débutant, et pas toujours très clair dans ce qu'il disait. Et puis côté banalités il paraît que j'y étais allé carrément. Tout pour plaire quoi !

Et dire que je m'étais démené pour leur tourner ça en vers, à ces Messieurs-Dames poètes, pour leur être agréable, avec rimes et tout et tout !

Mais le pire c'était que même ma prose ils n'en voulaient pas. Ma prose. Tout le monde en fait de la prose pourtant. Même le dernier des crétins ; il n'a qu'à ouvrir la bouche et pan ! c'est de la prose. Eh ben non ! Pas moi. Je ne sais pas trop ce que j'avais bien pu leur recopier là, au tout début de juillet, et de ma plus belle écriture encore, mais apparemment c'en n'était pas.

S'en fichaient pas mal de ma jolie police de caractères façon pleins et déliés.

C'était le ciel qui me tombait sur la tête. Avec tout ce qui s'y trouve, la foudre, la lune, les anges, les dieux, les Martiens. Et naturellement je n'avais pas mis mon casque.

J'en voyais des étoiles.

Bonté divine !

Faut dire qu'à ce moment-là encore, c'était pas qu'un peu que je voulais devenir poète, c'était beaucoup ; et c'était pas qu'un peu, comme métier, que j'avais choisi d'écrire des vers et autres historiettes dans lesquels j'eusse refait ce monde qui me paraissait en avoir drôlement besoin.

Alors c'était quoi ce qui m'arrivait-là ? Non, il devait y avoir un truc ; il ne pouvait pas ne pas y avoir un truc. Quoi ! J'étais quand même pas devenu aussi nul que ça ? Tout d'un coup ? Moi, le petit surdoué de sa maman ! Son petit matheux à elle ! À six ans j'étais le roi du calcul mental. Pour brandir sa petite ardoise avec le résultat juste dessus il n'y avait pas plus rapide. Sans parler des bûchettes et des

petits cubes de couleurs censés nous apprendre à jongler avec les chiffres et les nombres et que je rêvais de ramener à la maison. Fallait voir comment je te les emboîtais mes petits cubes, et avec quelle aisance je t'en faisais des plaquettes et des gros cubes, moi, de la « base 4 », de la « base 5 » ou de la « base 10 » !

Vous allez me dire que ce n'est pas parce qu'à l'école, pour apprendre à compter, on a su se dépatouiller avec des cubes et des bûchettes qu'on sera forcément doué plus tard pour faire des vers. Alors là je vous arrête tout de suite mes mignons ! Un vers, généralement – rappelez-vous, si tout ça c'est un peu loin pour vous, faut que ça ait tant de syllabes, pas une de plus, pas une de moins, et puis des pauses à l'intérieur (on appelle ça des coupes, une césure, etc.) ; et tous ces machins-là faut qu'ils soient à leur place, où il faut, quand il faut. Alors qu'on ne me raconte pas que ce n'est pas la peine de savoir compter !

Quand on fait des vers on ne fait que ça. Bon ! c'est vrai qu'avec l'habitude on ne s'en rend plus tellement compte, qu'on compte. Mais justement c'est pire, on a pris le pli. Il y en a qui ne débandent plus – je ne sais plus où j'ai entendu dire ça y a pas longtemps, eh ben là on ne dé-compte plus ! On saute sur tout ce qui se compte, les syllabes toutefois de préférence. Et n'allez pas croire que pour la prose c'est différent, sous prétexte qu'il n'y a pas de vers dedans. Grossière erreur, mes lapins, s'agit pas de nous coller un alexandrin en plein milieu d'une prose, comme ça, mine de rien. Ça s'entend tout de suite ; surtout si vous avez trouvé le moyen de faire rimer la dernière syllabe dudit alexandrin avec la dernière syllabe de la phrase d'avant ou d'après. Ça casse le rythme et c'est pas beau.

Enfin bref, tout cela c'est de la technique. Il en faut mais ça ne suffit pas. Faut avoir « l'inspiration » en plus, et ça, ça ne s'apprend pas. Le problème c'était que moi, si j'avais bien compris, je n'avais ni l'une ni l'autre ; comme ça j'étais tranquille.

J'en revenais pas. Ni l'une ni l'autre. C'était dur quand même vu ainsi.

Et puis tout d'un coup, nom de Zeus ! j'eus un sursaut. Et ce sursaut c'est d'une question qu'il prit la forme. Qui donc, au fait, pouvait bien être le tordu qui avait décidé ça, que je n'étais pas copain avec les Muses ? Certainement un grand ami à

elles, pour se permettre de me répondre à leur place, de parler en leur nom. Je regarde l'en-tête (vous savez, en haut à gauche), je m'attendais à trouver, je sais pas moi : Monsieur Phébus APOLLON, le Mont-Parnasse ; ou au moins Orphée de Thrace, Avenue des Champs-Élysées… Ouais, au moins. Et qu'est-ce que je lis à la place ?

DUCREUX Jean-Marie
2, impasse des Prés
48203 Saint-Plouc

Tu parles ! Et d'abord c'était où ça, « 48203 Saint-Plouc » ? C'était pas là que je l'avais envoyée, ma missive, avec mes odes et mes sonnets !

Ah ! moi je vous le dis, septembre commençait bien !

S'il n'y avait eu que cette histoire d'adresse et de nom ridicule, et pour peu qu'on s'en fût tenu à une ou deux critiques aussi courtoisement formulées qu'insignifiantes, la pilule aurait encore pu passer.

Après tout, Jean-Marie ou pas, qu'il en fût capable, et même un peu en droit, le Ducreux, de m'en causer de ce qui clochait entre la littérature et moi, qu'il s'y connaisse tout de même un peu, j'aurais très bien pu ne rien y trouver à redire. Et dès lors que ses remarques et conseils n'eussent porté que sur des points de détails, des bricoles que j'eusse aisément corrigées, je n'aurais point tiqué ; prêt à en tirer profit de ses conseils, à accepter la leçon que j'aurais été.

Et puis quoi ! Je n'en étais qu'à mon premier envoi ; je ne m'étais pas tout dévoilé non plus. Le meilleur, pour la fin que je l'avais gardé – enfin, pour plus tard, mon Bateau ivre, mes Illuminations à moi. Je n'avais expédié qu'une petite dizaine de feuillets, juste pour tâter le terrain, voir ce qu'on en penserait dans les milieux autorisés. Oh ! je ne me faisais pas d'illusions non plus ! Je savais parfaitement que je ne m'appelais pas Arthur ; je n'avais jamais, comme beaucoup, cherché à l'imiter,

encore moins à lui piquer son nom. J'étais moi, ça valait ce que ça valait, et j'étais bien décidé à m'en contenter.

Mais là, franchement, mon Ducreux, il m'avait déçu. J'étais soudainement pris d'un doute. Pour le coup, je voulais bien l'admettre qu'il y avait quelque chose qui clochait…

« Impubliable » j'étais, selon cet expert. « Impubliable ». Et moi qui me voyais déjà écrire des livres et des livres et qui allais jusqu'à rêver qu'ils soient lus !

Cela me faisait d'autant plus drôle que ce soit justement un gugusse de cette revue – et son gugusse en chef ! – qui m'annonce la chose de cette façon, que pas longtemps avant, moi, ç'aurait plutôt été les poèmes et les chtits bouts de nouvelles qu'on y trouvait, dans cette revue, que j'aurais plutôt crus impubliables. L'aurait dû être content, le Ducreux, que la dizaine de feuillets dont via la poste je lui avais fait don le soit aussi. Ils n'auraient pas tant juré, mes gentils vers, dans sa gentille revue. Si j'avais choisi de les lui envoyer à lui c'était même parce que j'étais à peu près certain d'être publié, vu que dans *Hémistiche et mélange* (c'était le nom du périodique) je n'avais jamais lu que des textes d'une nullité déconcertante. Je m'étais dit que ça ne pouvait guère être pire ce que j'écrivais, qu'on aurait même l'honnêteté de reconnaître que c'était mieux. Qu'on verrait en ma personne un jeune poète plein de promesses. Que je ne pouvais que relever le niveau. Mais que des gros nuls me fassent comprendre que j'étais encore plus nul qu'eux, ça, je n'y avais pas pensé.

C'était l'hôpital qui se foutait de la charité. Dans ce que je lisais dans Hémistriche il n'y avait rien. Rien. Ce que j'écrivais, moi, c'était donc moins que rien.

Et qui l'avait prononcé hein ! ce verdict aussi terrible que sans appel ? Un Comité de lecture composé d'une demi-douzaine de rimailleurs aigris sans titre ni gloire dont la moyenne d'âge devait tourner autour des soixante-dix balais et dont le grand manitou était de toute évidence mon Ducreux en personne.

Oh ! je ne leur demandais pas non plus de tomber en pâmoison devant la beauté de mes vers, aux anciens, mais ils auraient tout de même pu saluer ma jeunesse !

Et dire que je me trouvais tellement bon que j'avais pensé qu'ils iraient jusqu'à me proposer de figurer dans leur anthologie de l'année ! Je m'étais vraiment fichu le doigt !

« Draconienne » qu'ils prévenaient qu'elle était leur sélection.

Draconienne. Pour ça !

Mais quand même !

Tout faux j'avais.

Les déceptions, pourtant, depuis gamin, je connaissais. Les amoureuses, et puis les autres aussi. Les jolis rêves qui d'un seul coup se ramassent (comme les feuilles mortes) ; les foirades en tout genre ; les trahisons ; les coups du sort… À pas vingt ans, je n'en avais plus guère, des illusions. Aussi avais-je décidé de prendre la vie avec philosophie ; en m'inventant même une espèce de maxime qui n'aurait été valable que pour moi : « Le bonheur, l'amour, c'est comme les accidents : ça n'arrive qu'aux autres. » On se console comme on peut. Avec ce qui nous reste. En ce qui me concernait avec pas grand-chose. Rien en tout cas qui fût visible de l'extérieur, comme la richesse, le bonheur…

Ce qui me restait c'était en dedans ; c'était cette sorte de capacité de me mettre n'importe où, n'importe quand, comme en retrait du monde, pour mieux voir sa binette, au monde ; comme dans une sorte de bulle, mais bien transparente la bulle, pour regarder au travers, les choses, les êtres, et les étudier sans en perdre une miette.

De ces moments très à part qui compensaient au centuple les manques de ma vie affective et sociale, je gardais une collection d'images et d'impressions qu'à d'autres moments j'essayais de traduire avec des mots. C'était ce qu'on pourrait appeler ma poésie.

Mais qu'on y touche à ma poésie ! et fallait voir qui ! qu'on y touche, à ma seule richesse ! Ça, non ! Non alors !

C'est là que tout d'un coup ça m'a pris.

Le Ducreux, avec son comité de prostatiques et de ménopausées, il m'avait

blessé. Comme une grosse envie de leur souffler dans les bronches, à tous, qui soudain m'est venue.

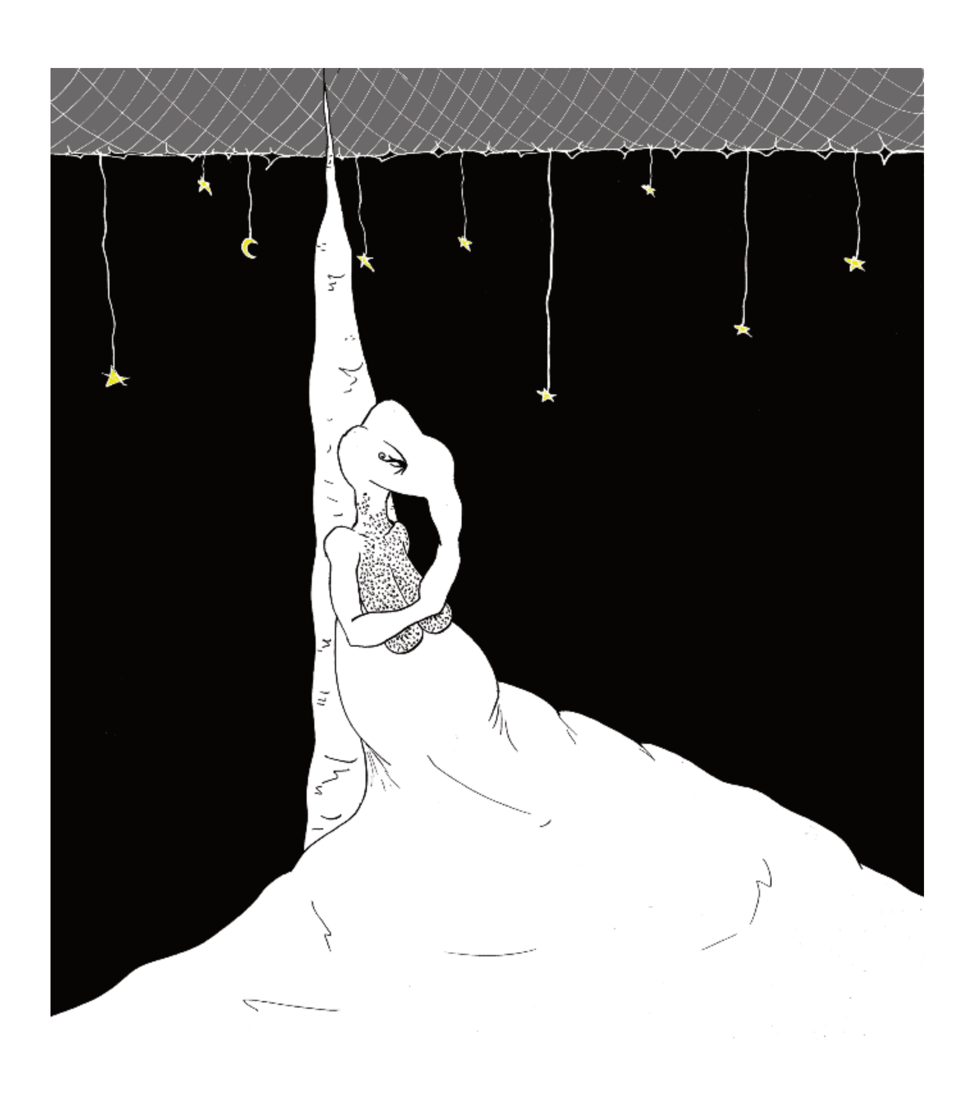
Les mots, alors, aussi s'y sont mis. Un mot, et puis deux. Comme ça qu'ils s'amenaient. Trois, dix… Et puis comme jamais avant ils ne m'étaient venus. Tout seul que ça sortait. Des noms d'oiseaux, des jurons. Une explosion. Un festival. Plus il m'en venait, plus la sensation de me vider m'envahissait, plus c'était bon. M'arrêter ? Impossible. En écrivant des vers je n'avais jamais rien connu de pareil.

J'ai vite pris du papier et un crayon et j'ai commencé à noter. C'était magique, divin. Les mots s'enchaînaient les uns derrière les autres et la chaîne n'avait pas de fin. Des phrases entières se formaient à présent, des jets, de véritables gerbes de phrases, ou mieux, un jet, un seul, plein, compact, puissant : un jaillissement continu de phrases à l'emporte-pièce, taillées dans la masse, mais vivement, richement colorées et diaboliquement rythmées. Je ne m'étais jamais cru capable d'une telle virtuosité. À se demander si quelque dieu ou démon n'avait pas pris possession de mon âme et ne guidait pas maintenant ma main. Expurgés les chichis ; éliminées les mièvreries. Pour le coup, je ne m'étais jamais senti aussi sincère.

Mine de rien, j'avais trouvé le filon…



Cathie Marache-Francisco



Cathie Marache-Francisco



Cathie Marache-Francisco

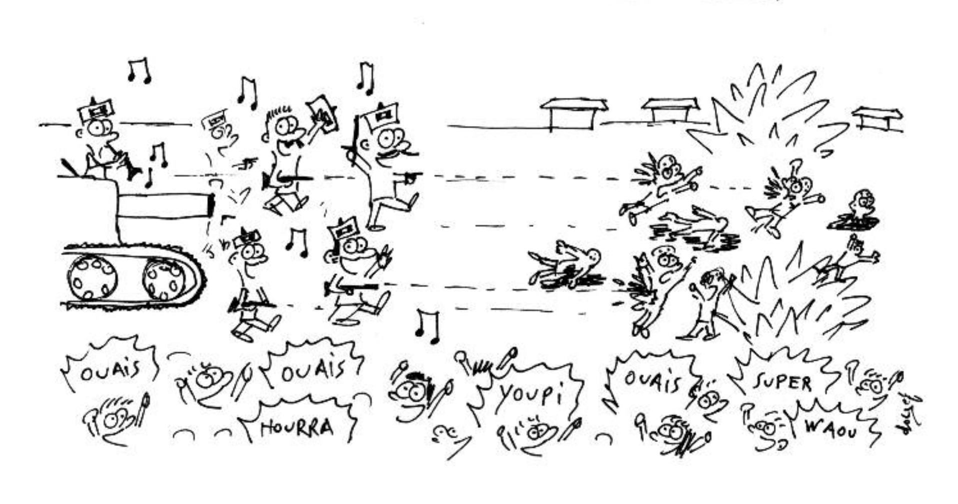
L'ABOUTISSEMENT DES GUERRES SPECTACLE

ÇA Y EST, C'EST OFFICIEL LE VIETNAM A CAPITULÉ, LES ÉTATS UNIS ONT...

ALLEZ LES ENFANTS ! C'EST FINI... AU LIT !

OH NOOOON... DÉJA ?!?

L'APOGÉE DES GUERRES SPECTACLE



Doyen



Ashley Létan



Ashley Létan

> *DE LA NEIGE EN AVRIL*

Pierre Cachia

On a volé le cœur de Lou, un matin.
C'était en Avril.
Il neigeait ce jour-là dans son cœur et sur la ville et alors qu'elle dansait pour cette âme inconnue et que fuyaient, immobiles, les superflus, Lou le vit. Qui répondait à l'appel.

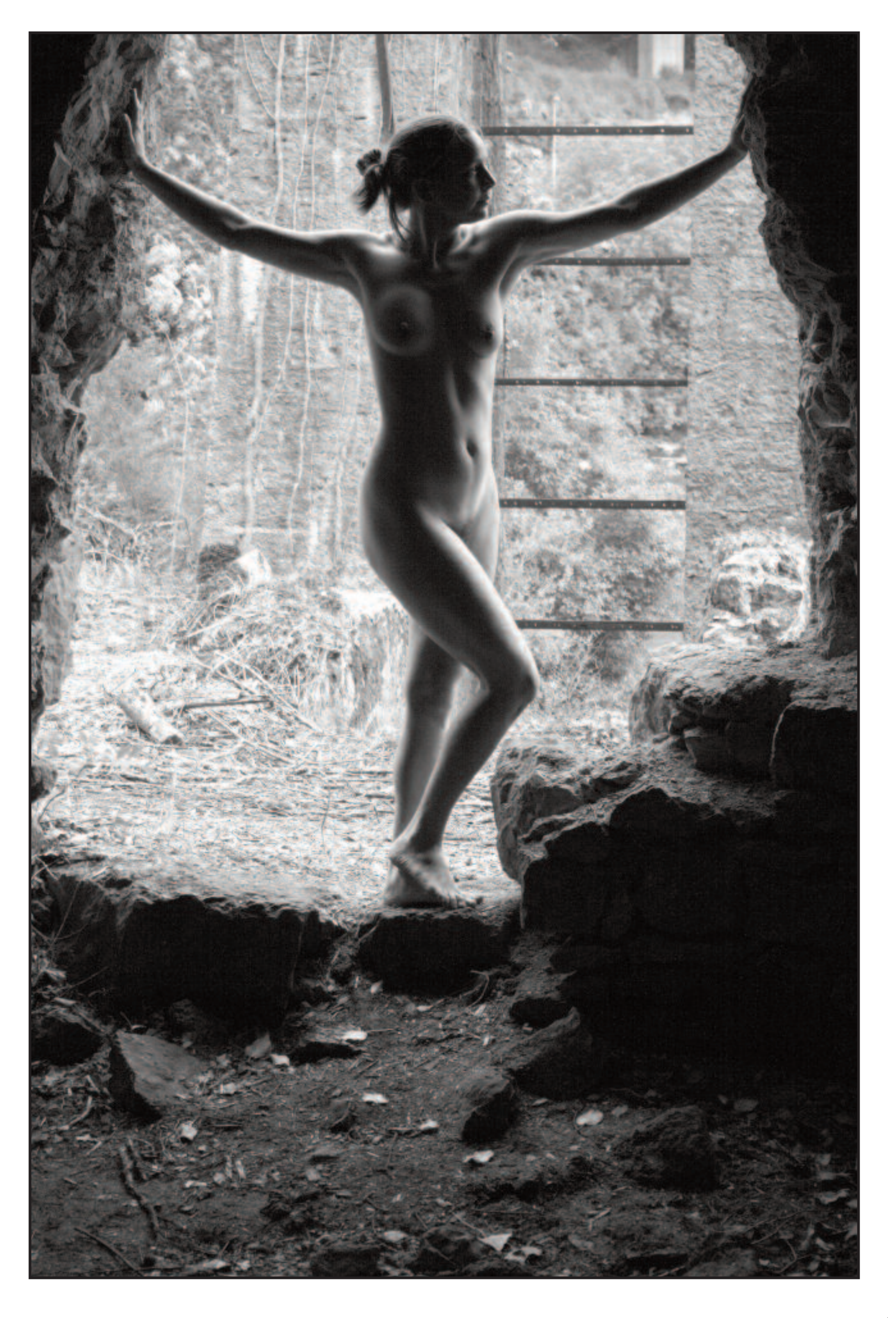
L'Amour a volé le cœur de Lou ce matin d'Avril.
Il faisait beau ce jour-là dans son cœur et sur la ville.
Et Lou l'aima cet éphémère, cet inconnu qui avait dansé pour elle, lumière seule parmi les superflus.

Son âme a volé le cœur de Lou, un matin en Avril. La neige rayonnait ce jour-là dans son cœur et sur la ville.
Ils s'existaient ces Amoureux, mais ils se sont aimés trop vite. Trop vite elle l'a étreint. Mais lui l'illuminait de tout son être, lui disant que tout irait bien…

Il est parti.
Avec le cœur de Lou, un matin, peut-être en Avril. Il faisait nuit ce jour-là dans son cœur et sur la ville. Et Lou, brisée par le silence des souvenirs, pleurait l'éphémère redevenu superflu, le remerciant tout bas pour ces instants maintenant disparus.

Elle avait ouvert son cœur Lou, ce matin en Avril.
C'était bien ce jour-là dans son cœur et sur la ville.
Mais l'éphémère, Lou ne le regrettera pas.
Même s'il lui manque parfois ce superflu avec un morceau de son cœur sous le bras.

Il sourit aujourd'hui le cœur de Lou.
Et il fait beau dans son cœur et sur la ville.
Et elle ne perdra pas espoir Lou.
Car elle sait que parfois, il neige dans les cœurs en Avril.



Jérôme Pannetier

> IL FAUT TOUJOURS DIRE VOUS

Chloë Malbranche

La politesse avant tout, « sois polie si tu n'es pas jolie... » disait l'homme qui rit à Lou !

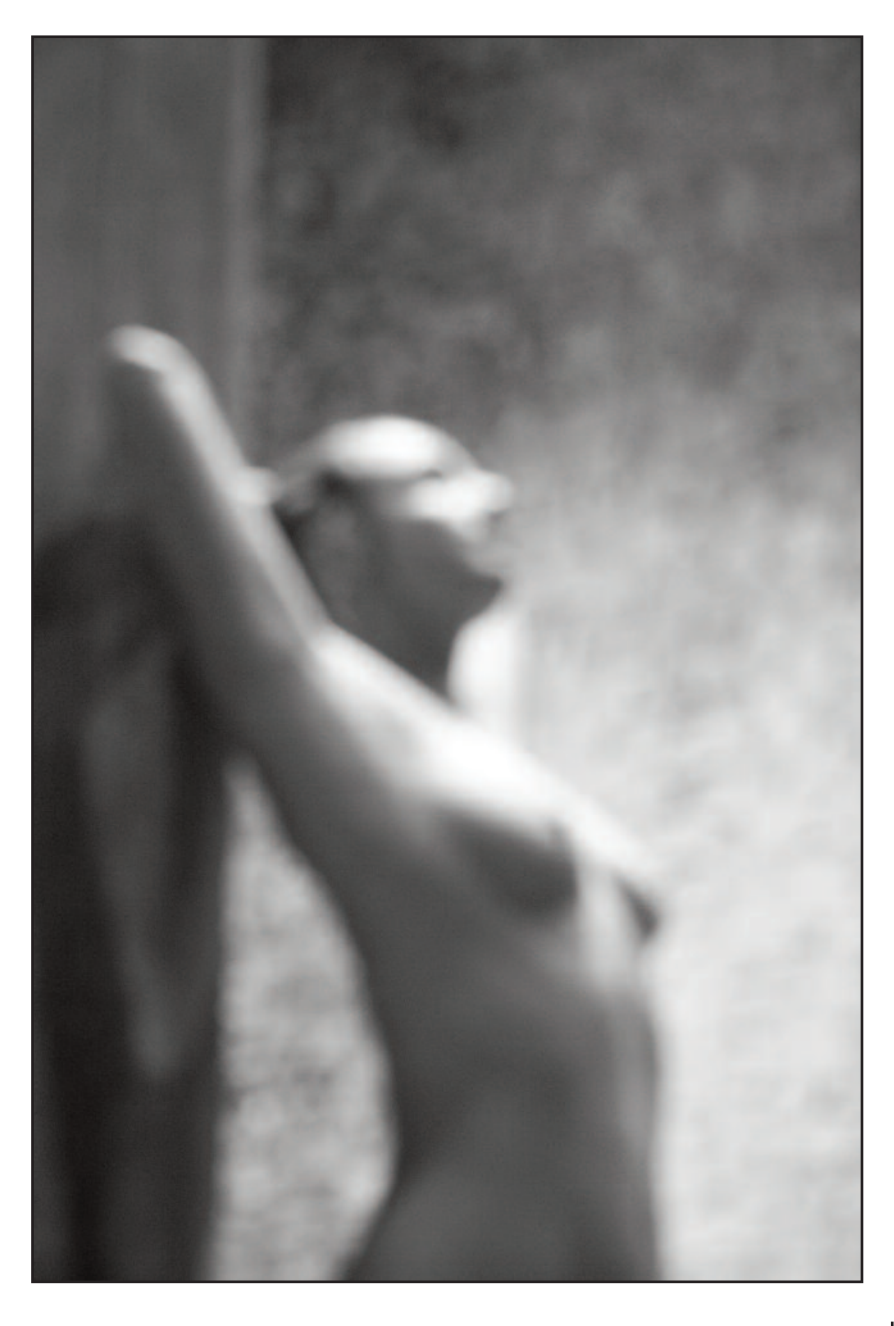
Balivernes ! Qu'est-ce qui t'offense plus que le tutoiement des gardiens de chèvres ?

La vie est un puits dans lequel nous tombons sans discontinuité avec une porte au fond peut-être ? Certains pensent que oui d'autres qu'il n'y a plus rien une fois le sol touché… et d'autres enfin pensent que c'est un puits sans fond… un « puis » sans fond ?

La rapidité est frénésie, celle de se bousculer soi-même, pour ne vivre que comme à grande vitesse. Je pars de moi-même je rencontre autrui dans une célérité constante celle de l'action de nos ondes se propageant magnétiques et attirantes.

Quels sont ces interstices qui piquent mon habitude ? Ne jamais donner l'impression que quelqu'un est notre obligé, car c'est rendre celui qu'on a sauvé reconnaissant par tribu, c'est l'obliger d'être redevable pour un cadeau qu'il n'a pas demandé, alors héroïque tel que vous soyez, restez discret ne vous dévoilez pas au grand jour…

Alors nous pouvons croire aux anges, j'ai trouvé une plume… et maintenant elle me sert pour écrire…



Jérôme Pannetier

> OPHÉLIE

Chloë Malbranche

Tu survoles l'eau telle une odalisque de gray, coulant sur le svelte chemin
Des songes surprenant les baies qui se cueillent au matin.

Tu es la fille aux cheveux de lin, des acolytes t'observent et s'interrogent
Sur ta beauté irréelle formée de neige et de volonté triste et précipité.

La voilure qui t'entoure berce les mystères te faisant si près de l'aube,
Et si loin de la couronne à laquelle tu te destinais pour ce royaume.

Pourquoi es-tu partie si belle héroïne des destinées profondes ?
Les flots de paroles ne pourront rien pour clamer tes courbes distribuées.

Rappelle-toi le bruissement d'ailes que faisaient les larmes en tombant
La mémoire te gardera toujours en son sein d'espérance.



Jérôme Pannetier

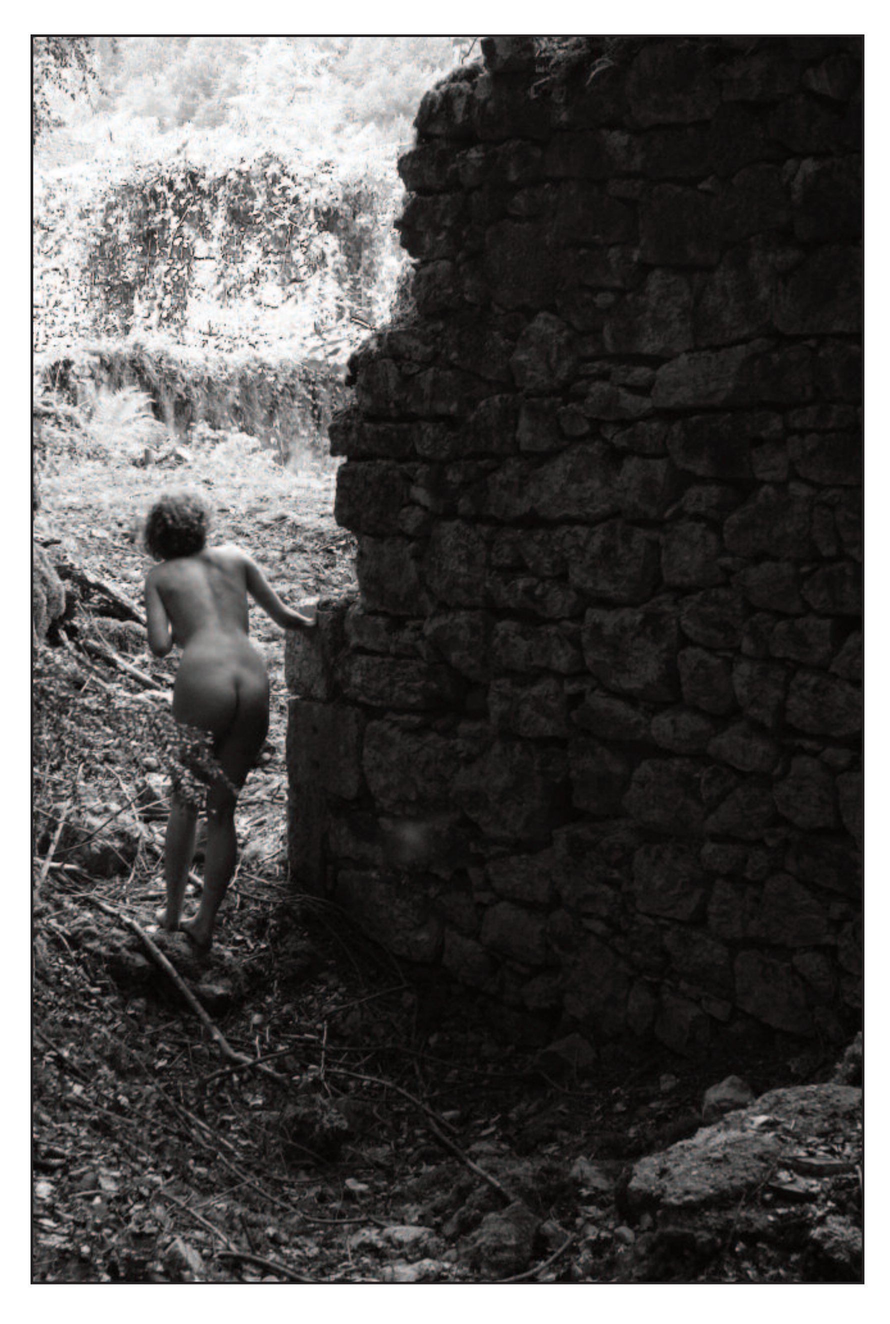
> *MARCHE FUNÈBRE*

Etienne Bondot

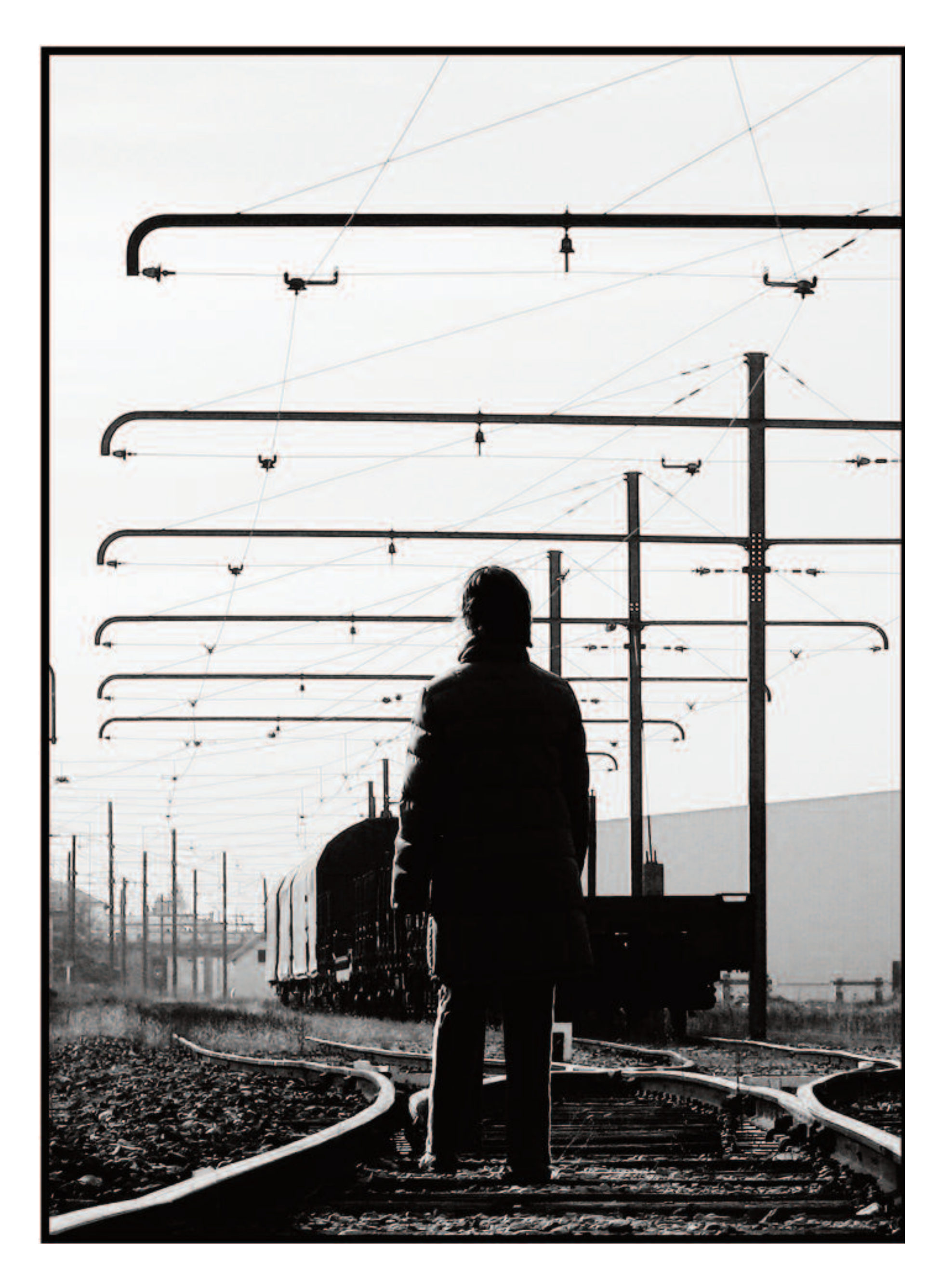
C'est ainsi la marche funèbre qui nous amène vers ce lieu de silence, angoissante impression que nous inspire ce face-à-face avec nous-mêmes, cet instant fatidique qui doit arriver, à chaque fois, cet instant de toutes les peurs qui nous prend aux tripes et qui... Pour ne pas chavirer, il faut savoir s'accrocher.

Puis tout cela passe et l'on entame la descente qui s'amorce en douceur, l'instant paisible dans la tourmente. Jamais l'extase, c'est toujours mieux que le reste, je crois même que c'est pourquoi nous le faisons, une paix gentille, amorphe et plane.

Enfin, la bouche pâteuse retrouve ses sens, elle balbutie, trébuche mais reprend de la voix. L'esprit est vide. Un corps simple.



Jérôme Pannetier



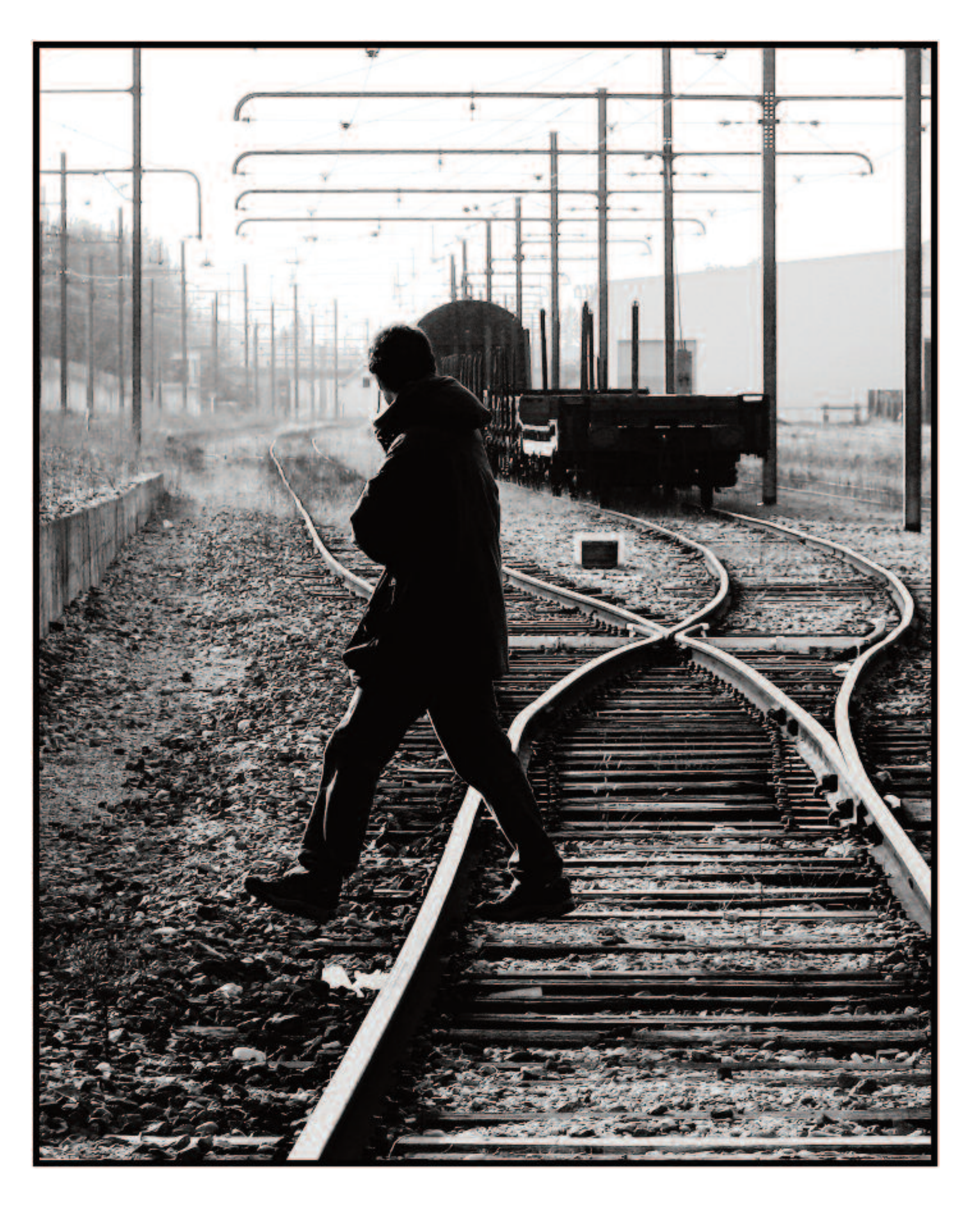
David Fangaia
http://www.flickr.com/photos/fangaia

> *LARME À GAUCHE*

Etienne Bondot

Il y a tout ces je ne sais quoi. Ne sais comment ni ne sais quand. Pourquoi tu pleures et qui ne rit. Conneries et douleurs. Qui passe et où trépassent ces corps décharnés, tous ces charniers, par masse. Une touche ici et là. Venant au gré des plaisirs, faire s'envoler les âmes en peine, déjà. Comme des papillons dans un coup de vent, une bourrasque. La retombée est plus rude, moins poétique, plus politique, mais toujours faite de cadavres. La couleur du sol plus vive. Les yeux ont de la mémoire mais ne s'en souviennent que rarement, longtemps encore ils verront le feu gluant pour qui personne ne peut soulever le cil, ni déployer le flambeau. Larme à gauche. Que l'on meure et que l'on crève, loin des yeux, loin du cœur.

La poésie est violente comme la crosse en pleine joue.



David Fangaia
http://www.flickr.com/photos/fangaia

> LE VIDE

Etienne Bondot

Dehors les cristaux de neige tombent des arbres blancs en étoiles. Le café noir me brûle les lèvres et la langue, il est bon mais il brûle, il fait froid dehors, mais j'ai chaud parce que je suis plus froid encore que ces cristaux qui tombent des arbres blancs en étoiles de neige, oui plus froid encore, alors dehors je me réchauffe. Je suis froid parce que je suis vide, je suis vide et le vide est froid, plus froid que dehors, le vide glisse, il est là, tout autour mais sans être, il se balade et emporte le froid avec lui, il l'emporte et le transporte partout où il se balade, il est le froid, et il glisse, il échappe, on ne peut pas le toucher parce qu'il glace, on ne peut pas l'attraper parce qu'il glisse, entre les doigts il coule, il est là, invisible mais on le sent, il est froid mais on ne peut pas le toucher.

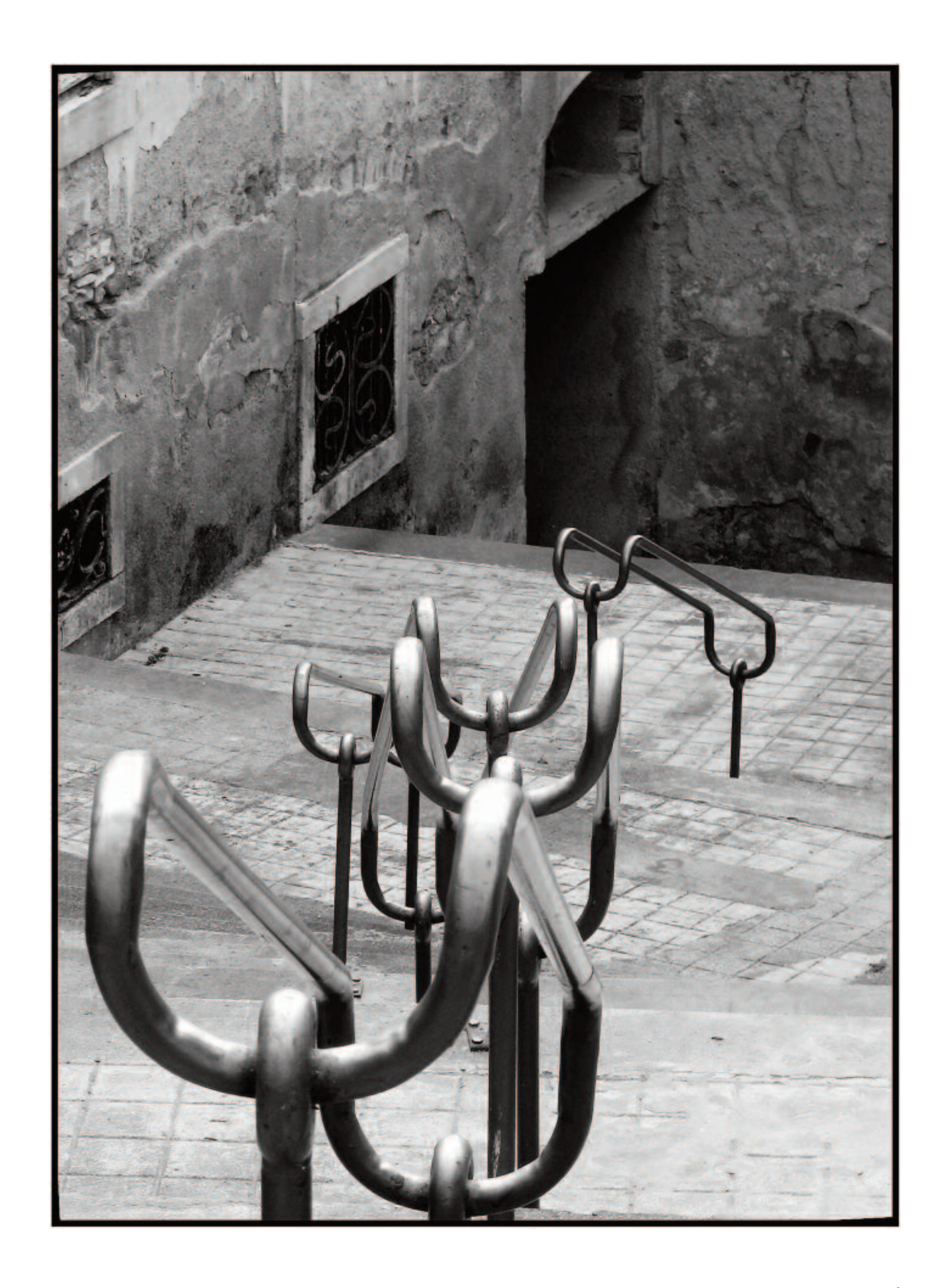
Je suis froid, je glisse, on ne me touche pas, je suis vide, et la vie autour bouge, elle est chaude, elle est bruyante, elle est chaude et elle brûle comme ce café noir, son odeur est sucrée, cela sent bon, elle est bruyante mais je glisse, elle me tourne autour, mais je ne veux pas me brûler, je suis froid et elle me brûlerait tout entier, comme une bûche, comme une allumette et je me consumerais comme une cigarette, je ne serais plus vide, je ne serais plus froid, je ne serais plus...

Alors je glisse et elle me tourne autour, cette vie brûlante et odorante comme le café noir, elle me tourne autour et je lui tourne autour entraînant le froid avec moi, comme un jeu du premier qui se perdra dans l'autre, du premier qui consumera l'autre, je peux refroidir cette vie brûlante ou elle peut me consumer.

Incontrôlable, le vide est incontrôlable, et la vie ne l'est pas plus, un compromis ? Un compromis entre la vie et le vide ? Je ne peux pas, incontrôlable, on ne demande pas à la mort un compromis, alors pourquoi au vide ou à la vie. Les étoiles blanches tombent et je me brûle les lèvres et la langue, j'ai froid et la vie est brûlante, je suis vide et j'ai froid, je glisse entre les étoiles blanches qui tombent des arbres en neige, je glisse.



David Fangaia
http://www.flickr.com/photos/fangaia



David Fangaia
http://www.flickr.com/photos/fangaia



Cathie Marache-Francisco

> *FUNAMBULE*

Cécile Pallas

Il y a des absences,
Au goût d'infini.
Des silences,
Cachant l'envie.
Des présences,
Teintées de gris.
Mais dans tes yeux cette lueur…

Sur le fil
Fragile,
Se balancent mes peurs.

> *LE RÊVEUR*

Cécile Pallas

Je cherchais de nouvelles couleurs
Adoubées de la couronne de lys
Ramassée dans un jardin en fleurs
Où Morphée m'endormit

Attirée par un parfum suave
Je n'avais pas aperçu ce cadavre
Se reposant sous l'arbre aux mille pleurs
Il n'avait plus de cœur

Trou Béant, sanguinolent
Le malheureux ne respirait plus
Depuis peu de temps, l'arbre le protégeait
Devenant son tombeau pour l'éternité

Je n'osais m'en approcher
Afin ne pas troubler ce dormeur
Qui à l'approche de son heure
Avait trouvé ce coin de verdure
Afin d'être soulagé de ce monde
Enclin à l'infirmité immonde



Gaëlle Vachet

> LA VISION D'ACHILLE

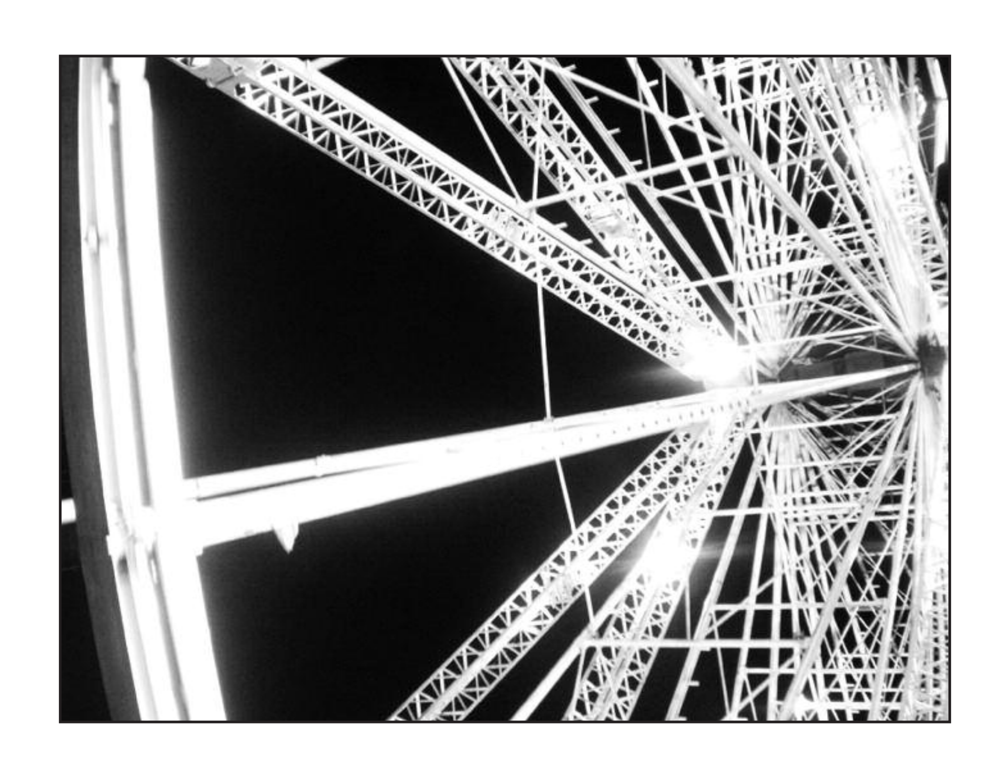
Esteban Riffaud

Irisé le temps s'est disloqué,
Marqué par tant de pureté,
Le lion s'est humilié
Dans la faveur d'une nuit d'été.

Je m'éveille en le voyant,
Entre mon corps et le jour
Le simple regard lancinant
Sur la bête toujours fixant les contours.

Suis-je vraiment éveillé ?
Ses yeux me parlent, et semblent
Pointer la douleur de l'homme,
Perçant mon coeur d'une frayeur monotone.

Il est l'humain et je suis la bête
Médiocre je m'annihile et m'humilie,
A la recherche de sa grandeur
Je choisis la lumière de sa liberté !



Gaëlle Vachet

> LE SOUHAIT D'HECTOR

Esteban Riffaud

Il fut un temps,
Où mes yeux étaient éteints
Où cette vie dans ton coeur donnait l'heure
Où j'ai perdu la peur et rien n'était chagrin.
Mais en cet univers sans orée, je me sens perdu !
Car rien n'a plus de saveur, rien n'a plus d'essence.
Je n'ai encore que des bribes de toi
Et si le temps me laisse te mériter,
J'irai caresser tes lèvres :
Car je ne possède que mes rêves !

Nous ! Nous ensemble, un seul être.
Confondu comme l'eau répandue.
Je ne te distingue plus de moi, ni toi de moi,
Je te bois et te désire,
Maintenant, maintenant enfin, je vis !
Ma seule lumière, mon unique Sémiramis,
Ma certitude de vérité, et de beauté
J'attends tes pas et surprends tes yeux.
Dans l'entre de la foule, et l'âtre de l'ennui
C'est là que la solitude me pèse et me sourit !

Il fut un temps où mes yeux étaient clos
Où le vrai puis le faux
Sonnaient devant eux comme une solitude
Souffrira-t-on moins
En aimant le beau et la vérité ?
Qui arrache la vie et la lumière,
Et nous montre ce que l'on aurait pu admirer ?
Monstre de peu de foi,
Tu n'es plus de notre monde.
Car tu ne naîtras plus dans mes yeux !



Gaëlle Vachet

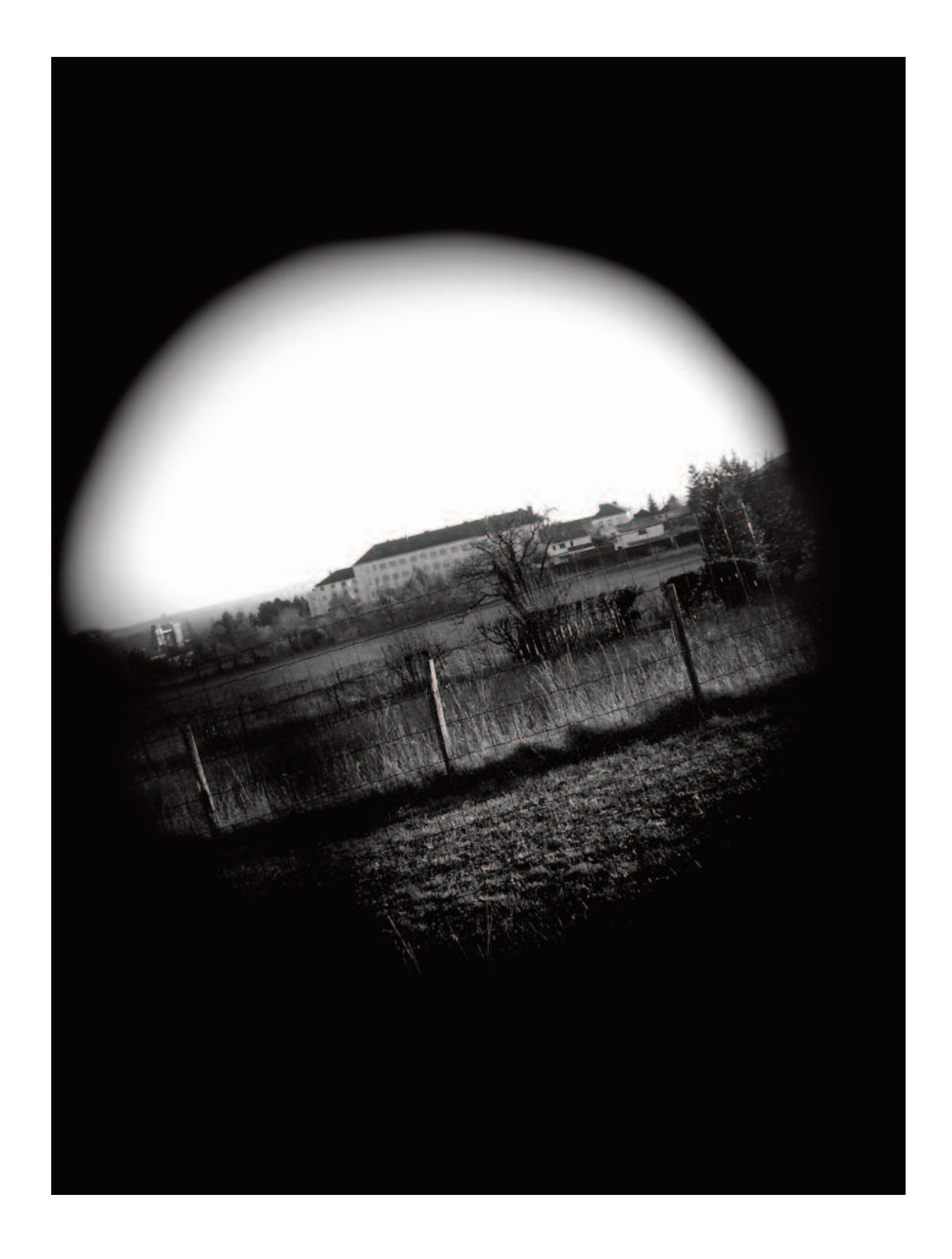
> LA PAROLE D'ULYSSE

Esteban Riffaud

La puissance des rimes et des mots,
Pure aspérités d'activités sans fin,
Qui toujours poussent vers l'insoumission.
Sonorités qui, dans autant de temps épars et distant,
S'évanouissent et crient l'ennui.

Prétentieux de voir vos noms au firmament des poètes,
Brillez ! Mots écorchés, pleurez votre scansion,
Que seule reste notre envie de vous dire
De susurrer votre rythme aux yeux de ceux,
Qui ont la folie curieuse de votre mélodie.

Malheur des poètes, vous portez le monde et l'homme ;
Afin de nous libérer de nos tristes conditions,
Pleurons de joie, pleurons d'émoi,
Pittoresques symboles, Médiocres signes ambitieux,
Vous vivrez à jamais dans nos yeux !



Jérôme Vitré

> *M.*

Romain Montagnon

Tu t'éclipses quand je me jette sur toi
Tu éludes ma déchéance
Tu ellipses la question du choix
A chaque fois que tu me démences
Ce sont mes yeux qui s'accrochent à toi
Ils se courbent à l'extérieur
Je crois même qu'ils ne sont plus à moi
Ils s'échappent de leur demeure
Je voyais en noir et gris
Je voyais tous les détails
Les fissures qui nous entaillent
Le grain des mauvaises photographies
Je ne vois plus qu'en monochrome
Comme une attaque à ma rétine
Une mutation de chromosome
Tout se fixe quand je pérégrine
Tu m'allonges à fleur de trottoir
Quand je m'avance vers toi
Mes jambes sont des accessoires
Qui ne supportent plus mon poids
Tu m'étioles tu me dégringoles
Je n'esquisse plus un geste
Je m'ébauche une vie folle
Qui n'est plus que sieste
Pourrais-je faire autre chose

Me décoller les pieds du sol
J'ai plus peur de l'ecchymose
Quand j'entends tes paroles
Je ne vois plus qu'en monochrome
Comme une atteinte à ma pupille
Une autre Ithaque un home sweet home
Un appui quand tout vacille.



Jérôme Vitré

> *LA DIANE ORPHELINE*

Farid Chettouh

À une mendiante

Les gestes bannis de toutes Richesses, les postures charnues de tristesse, adossée à un sort clandestin, elle tend la main pour frôler la paume du rien, dandinée dans son foulard enfantin, elle voit défiler la laideur des destins fugueurs... embrouillée dans son corps célestin, elle entend bramer la lenteur des pas déserteurs.

Débusquée du temps, amputée de toutes les ailes, elle tisse celles du ciel. Délogée de l'espace, répudiée de toutes les voiles, elle hisse celles des étoiles.

Un blues divin illumine son visage à peine voilé, un crachin parisien mouille sa mèche à peine dévoilée. Des milliers de matins se lèvent dans sa voix, des voiliers de satin se lèsent sur ses bras.

La tête baissée tel un astre blessé, elle récite la prière des goélands.

L'âme froissée telle une aube séchée, elle médite la soif des étangs.

Seule, elle est seule
Quand elle s'esseule
Dans la multitude des hideurs
Qui s'émeuvent
Dans les regards agresseurs
Seule
Elle est seule
Quand
Elle s'effiloche
Sous une avalanche

D’errance
Qui étanche
Les ruisseaux de l’espérance
Qui s’estompent
Sur les hanches de l’absence
Notre absence



Nastasia Peteuil



Nastasia Peteuil

> MAUDIT RÊVEUR

Farid Chettouh

Au seuil des finitudes
Piétinant
Les rêves crépusculaires,
Au sommet des solitudes
Trépignant
Les amours mensongères,
Vagissant
Comme une vie ménopausée
Rugissant
Comme une envie décomposée.
Les soupirs puants
De tristesse,
Les sourires fétidant
De détresse.
Comme un papillon sans pudeur
Je calcine mes ailes
Comme une aquarelle sans couleurs
J'illumine mes peines.
Le prénom chassé
De toutes les identités
Le temps expulsé
De toutes les éternités,
Elégant, conquérant
Comme le mal de mes vingt ans

Je m'égare dans ma blêmeur
Tel un voyageur
Qui a noyé ses leurres
Dans la saignée de son cœur,
Tel un enfant
Snifant
Les cendres du printemps,
Je pends ma candeur
Aux tresses d'une fleur
Qui meurt
Dans les bras des laideurs
Tatouées sur mon toupet
De maudit rêveur



Nastasia Peteuil



Alice Chappau

> LA MORT D'UN POÈTE

Farid Chettouh

L'écume des flammes
Déclame
L'ode d'une femme
Profane
Les cendres d'une âme
Qui fuse,
S'use
Et se refuse.
Le pas brise
L'appas de la sottise
Qui vampirise
La page traîtrise.
La plume dandine
Badine
Et se calcine
Quand le rêve décline
Et s'incline.

La main tremblote
Chevrote
Telle une note
Qu'on pianote
Sur une feuille morte.

Toutes les métaphores
Allaitent
Le corps
Qui tète
La rosée de la mort...

Décevant
Comme le néant,
Trompant
Comme le temps
Le poème funeste
Emprunte les pioches des prophètes
Pour creuser
La tombe d’un poète
Qui monte
Au jujubier céleste.



Mathilde Lévêque



Quentin Missault

In Underground we trust

> *FLORE*

Benoît Lecoin

Flore n'aimait pas les fleurs !

Chaque matin, alors qu'il lui suffisait de traverser un champ de coquelicots pour se rendre à l'école toute proche, Flore préférait faire un long et périlleux détour pour éviter de sentir, de voir, ou même de croiser la moindre floraison.

Depuis bien des années c'était ainsi, à chaque fois que sa mère disposait des fleurs dans un vase pour le bonheur du salon (elle attendait que sa maman aille à la cuisine) elle prenait les beaux ciseaux à l'acier mordoré du nécessaire à couture et coupait une à une les tiges, les pétales, avec une joie qui aurait pu intriguer le plus perspicace des officiers de police.

Allez savoir pourquoi ?

Pourtant elle était avec tout le monde d'une douceur appliquée !

Ses parents, pour qui le dégoût des fleurs était une si petite affaire au regard des règles de la bienséance telles que : « Assis-toi là ! Ne touche pas à cela ! Tiens-toi droite ! Ne parle pas ! Dépêche-toi un peu ma chérie ! Et surtout ne dis pas ce que tu penses ! … » ne trouvèrent à redire. Le prix des séances des psychanalystes locaux et le temps de trajet dû à l'éloignement de la ferme dut y être pour quelque chose.

Flore cependant vivait bien (si tant est que l'on puisse bien vivre). Elle mangeait bien, elle dormait bien, elle pleurait peu, riait souvent. Elle semblait à première vue bien dans sa peau. Mais elle n'avait plus d'amies depuis un beau jour de mai où, agacée par une broche représentant une abeille en train de butiner une rose, elle avait couru après Claire (sa meilleure amie de l'époque) et après l'avoir ceinturée, lui avait arraché ledit bijoux, le lançant dans le chenal proche du moulin.

Dès lors, les quelques amies et connaissances de Flore s'étaient écartées, les appels se firent plus espacés, plus vagues. La petite enfant en conclut que non seulement on ne voulait plus la voir, mais qu'en plus on la fuyait.

S'ensuivirent des jours pénibles où, cloîtrée dans sa chambre, elle travaillait son arithmétique d'une bien étrange manière : elle couvrait chaque rire perçu au-dehors par un cri puissant plus proche de la truie atteinte de bronchiolite que d'une jeune enfant. Une fois arrivée à trente, Flore préféra stopper net ses calculs et prit le parti de ne plus geindre, plus fatiguée par cette transe symbolique, que convaincue que sa foi fût vaincue.

Déçue, voyant la cruauté des enfants face aux comportements marginaux, aux filles qui brutalisent leurs loyales comparses ; elle finit de passer sa colère au grenier en arrachant (féroce harpie) les rouleaux de papier peint que son pauvre père ancien tapissier reconverti dans la plomberie gardait en souvenir du temps où il décorait les riches intérieurs des demeures bourgeoises.

Il fallait la voir mordre à pleine dent les tissus floraux, ruminant tel un taureau qui fixerait avec humeur les pendeloques cousues en miroir des combinaisons justaucorps cintrés que porterait un matamore essoufflé par la taille de ses bonnets…

Quelle générosité, quelle fougue, quelle brutalité, elle aurait bien fait son six heures du stock détaxé d'un grand magasin. Cependant, le jour baissant, elle préféra revenir sur son lit où l'attendait son chien lové comme un campagnol.

Il y a des instants où l'on ne réfléchit pas : celui-ci pourrait en être car notre chère Flore décida (sans consultation préalable) de détruire le jardin de son voisin.

L'opération débuta à minuit, sous les augures de la lune. Descendue telle une chatte en s'accrochant aux rameaux porteurs d'un vieil érable grimpant, elle atterrit au sol en moins de temps qu'il n'en fallut et commença à ramper sur les quelques mètres qui la séparaient du jardin de M. Poctal.

La nuit enveloppait les pas de Flore…

Alors qu'elle commençait à enjamber la clôture pour mettre à l'œuvre son plan fleuréique, un fort vent d'ouest se mit à souffler et la pauvre Flore se retrouva violemment projetée dans un bassin d'agrément où elle fit grande surprise chez les quelques crabes présents.

Ceux-ci n'aiment pas (en toute confidence) être dérangés et savent avec aplomb et rigueur pincer les mollets de leurs agresseurs.

Flore sortie de cette estoque rougie, meurtrie, et jura de revenir se venger comme le ferait toute femme bafouée dans un téléfilm italien passant sur les ondes un soir de match.

La nuit de Flore fut si douce !

Elle rêva aux diverses façons d'accommoder, de cuire les crustacés et se réveilla toute fraîche, toujours disposée à sa vengeance.

De retour de l'école, une fois ses devoirs finis, elle descendit à la cave, déroba deux bombes d'herbicides, fit bien attention de ne pas se faire prendre et monta les cacher sous son lit.

Cette nuit, elle prendra garde au bassin !

Bien des enfants sont coléreux, nombre d'entre eux sont méchants, certains sont insupportables. Flore, elle, n'est qu'un tendre mélange de gentillesse et de bonté. Comment expliquer que cette fille à l'apparence si bien faite et bonne puisse être prise par instants par de terribles convulsions ? Comment concevoir qu'à l'heure où d'autres se laissent aller à Morphée dans un sommeil salvateur récompensant leurs divers diurnes travaux, Flore mettra à sac le jardin de son voisin qui les jours de récolte l'invitait à manger des tartes aux potirons ? Flore mettra à bas vingt années de soins intensifs. Flore ruinera en quelques minutes le travail d'une passion entière.

Usant pour descendre de la même technique que la veille (se soutenant au chéneau), notre très vertueuse Flore toucha le sol, longea la barrière jusqu'au bassin, enjamba la clôture de bois, positionna les bombes de part et d'autre de son corps.

Notre si petit chérubin ajusta les bouchons, se mit à courir en appuyant sur les boutons des vaporisateurs, de sorte que les plates-bandes furent inondées d'herbicides par cet avion qu'était Flore éructée de haine.

Une fois sa mission finie, fière, contentée, elle partit calmement vers le bassin, toisa du regard les ennemis d'hier, puis laissa glisser de ses doigts une capsule d'aspirine effervescente qui bouillit dans l'eau.

Amusée, elle s'assit, attendit que remonte à la surface toutes les carapaces mortes de ces brutes de pinçants. Lorsqu'elle fut fatiguée de ce jeu elle rentra chez elle en chantant.

Cette affaire eut tôt fait d'être ébruitée. Quelqu'un, pouvait-on lire dans la feuille de choux locale, avait pulvérisé de l'annihilant pelouse sur toute la bordure du parc. Le propriétaire trouva en se levant d'étranges marques ajourées, dénombra la mort mystérieuse de cinq crabes rouges de Porto Rico.

Des esprits simples ne voyant pas plus loin que le bout de leur nez durent penser à un parti qui prônait la carotte éternelle, où étais-ce là la preuve que des êtres supérieurs venus d'une lointaine galaxie amie avaient, farceurs interstellaires, joué un mauvais tour au premier venu ? Il arriva bien d'autres histoires à Flore, il en arrive tous les jours, ici, ailleurs…

Fait-divers ?

Certaines filles sont seules en cela, elles se croient toujours atteintes d'une maladie inconnue. Certaines le sont, malades. D'autres encore sont souffrantes pour de vrai, souffrent à s'en taper la tête contre les murs.

Eh bien Flore, elle n'aime pas les fleurs et puis c'est tout !



Cathie Marache-Francisco


PAS D'INQUIETUDE... JE N'ABUSE JAMAIS D'UNE FEMME QUI A BU...
"I NEVER ABUSE A DRUNK LADY, DON'T WORRY..."
T'ES EN TRAIN D'ME DIRE QUE J'ME CASSE LE CUL À BOIRE DEPUIS T'A L'HEURE POUR RIEN ?!?...
"ARE YOU TRYING TO TELL ME I'M DRINKING FOR 2 HOURS FOR NOTHING ?!?"

Doyen

BULLETIN D'ABONNEMENT

L'abonnement à Némésis ne remet pas en cause la gratuité de la revue mais permet aux particuliers comme aux établissements (scolaires, bibliothèques, etc.) ou structures quelconques, non seulement de recevoir les numéros directement à leur adresse, mais aussi d'adhérer à l'association, adhésion et frais de ports compris dans le tarif de l'abonnement.

En effet, cet abonnement a été créé principalement pour mettre à disposition les revues dans les lieux d'accueil de toute forme de littérature, et pour leur permettre de défendre à nos côtés ce concept de non-marchandisation de la culture et d'ouverture au plus grand nombre, qu'ils partagent inévitablement de par leur propre existence.

Nom : ……………………Prénom :……………………………………

Établissement ou particulier :………………………………………

Adresse : ……………………………………………………………………

………………………………………………………………………………

………………………………………………………………………………

Code postal : ……………… Ville : ……………………………………

□ Abonnement pour quatre numéros (port + adhésion) à la revue Némésis au prix de 30 € (règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de l'association Némésis)

Questions, observations diverses : ………………………………………

………………………………………………………………………………

………………………………………………………………………………

………………………………………………………………………………

………………………………………………………………………………

………………………………………………………………………………

………………………………………………………………………………

Achevé d'imprimer en 3000 exemplaires en février 2009
sur les presses de Darantière
21801 Quetigny

Dépot légal : Février 2009

Imprimé en France


PUC
Photo Université Club
UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE
Ciel Rouge
ATMOSPHÈRE
CLUB
INTERNATIONAL
Les services
de la vie
étudiante
CNOUS
CROUS